



HAL
open science

L'état de voyage : paradigme des nouvelles figures urbaines

Sébastien Sainsard

► **To cite this version:**

Sébastien Sainsard. L'état de voyage : paradigme des nouvelles figures urbaines. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2008, Cultures visuelles de l'urbain contemporain, 11, pp.215-219. hal-03212666

HAL Id: hal-03212666

<https://hal.science/hal-03212666v1>

Submitted on 29 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

L'ÉTAT DE VOYAGE : PARADIGME DES NOUVELLES FIGURES URBAINES

Sébastien Sainsard, architecte, Bruxelles

Rares sont aujourd'hui les lieux qui subsistent dans leur état originel et plus exceptionnels encore seraient les territoires oubliés qui auraient échappé aux explorations et aux conquêtes de l'homme. Reste-t-il un endroit qui n'ait jamais été cartographié, photographié, filmé, dessiné, numérisé, médiatisé... ; un endroit qui n'existerait qu'au travers de récits "légendaires" et dont la figuration ne dépendrait que de notre seul imaginaire ?

Voyager est un phénomène qui s'est largement démocratisé au cours de ces dernières années, ouvrant en quelque sorte la boîte de Pandore qui contenait jusque là toutes ces destinations lointaines et préservées, tous ces lieux improbables et merveilleux dont seul un nombre restreint de privilégiés s'en réservaient l'exclusivité ; ne laissant au plus grand nombre que le désir, la fascination et la curiosité que ces lieux peuvent susciter. La notion de *voyage* n'est désormais plus l'apanage des experts, spécialistes ou scientifiques et ne répond plus à des objectifs exclusivement commerciaux, ou à des stratégies géopolitiques et militaires. Dans un contexte favorable aux nouvelles mobilités, à l'ouverture culturelle et à la mondialisation, *voyager* est devenu un fait populaire à la fois encouragé et contraint par l'émergence d'une société de l'image et des médias qui nous permet de tout voir et parfois même de façon instantanée. Ces images immédiates – en direct – modifient notre perception des distances tant spatiales que temporelles et cette culture de l'image "brute" et frontale nous inculque une vision directive et normalisée de la réalité, sans possible distanciation critique. Elles ont de ce fait contribué à banaliser les valeurs même du voyage qui engageaient pourtant des questions plus fondamentales encore sur l'altérité et sur notre capacité à nous transposer dans d'autres réalités.

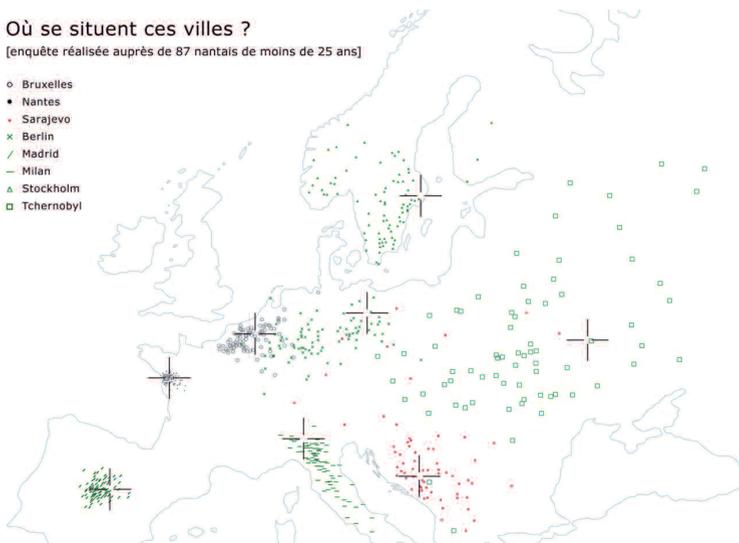
Voyager se réduit désormais à la simple évocation d'un "tourisme de masse" dont le sujet accorde plus d'importance à l'éloignement et aux distances parcourues qu'à la (re)découverte du lieu par la production de nouvelles images propices au développement de l'imaginaire collectif. Au lieu de se rapprocher d'une démarche personnelle initiative, voire didactique, les *voyages* sont devenus autant d'actes individualistes qui en reproduisent une de ses dimensions a priori révolues ; ce territorialisme primaire qui consistait à planter son drapeau sur les territoires conquis, de la plage idyllique au pôle Nord en passant par la Lune... Dans son rôle de conquistador, le "voyageur moderne" se contente pour sa part de photographier ses lieux pour pouvoir dire en retour *qu'il y est allé* ou bien *qu'il a fait* telle(s) ville(s) ou tel(s) pays durant ses vacances *car on ne voyage pas pour voyager mais pour avoir voyagé* (Alphonse Karr). Le voyage n'est plus tant un acte de recherche qu'un acte de confirmation et de renforcement des images préconçues car la "mise en image" qui en résulte relève en définitive davantage de l'appropriation du lieu que d'une quelconque (ré)appropriation de l'image de celui-ci.

Si j'aborde ici cette notion de *voyage*, c'est parce qu'elle révèle notre difficulté à réinventer tant les regards que les moyens de représentation de notre environnement et c'est sans doute en partie ces mêmes problèmes que rencontre la figuration urbaine actuelle. Mais elle interroge également notre volonté de remettre en question les *a priori*, les préjugés et les images que nous accumulons de façon naturelle avant chaque départ autant que notre capacité à adopter un regard critique face à une situation nouvelle ou inconnue. Une des causes de la crise figurative urbaine contemporaine correspond à ce manque de discernement – parfois inconscient, souvent volontaire – parce qu'il est plus rassurant de chercher à valider ce qui a été présupposé que de se remettre soi-même en question. Si l'on visite aujourd'hui les villes d'Europe de l'Est, ces "vieilles capitales soviétiques",

Où se situent ces villes ?

[enquête réalisée auprès de 87 nantais de moins de 25 ans]

- Bruxelles
- Nantes
- Sarajevo
- × Berlin
- / Madrid
- Milan
- ▲ Stockholm
- Tchernobyl

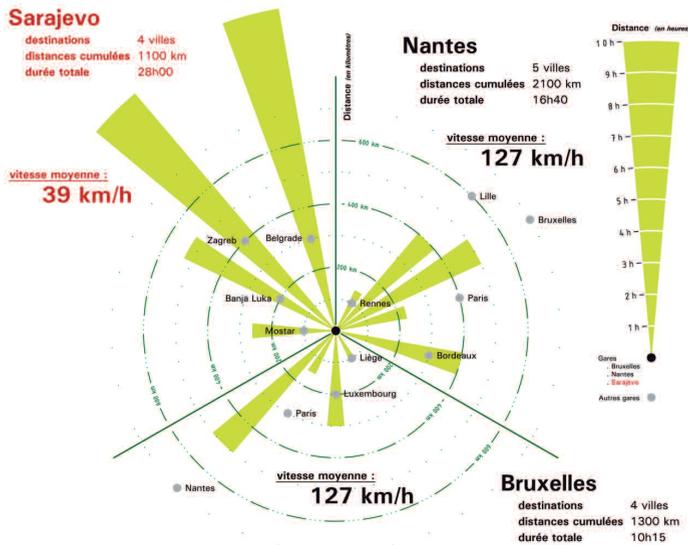


n'est-ce pas justement cela qui nous plait tant de photographier ; cette image de vétusté et de pauvreté, ces blocs d'immeubles socialistes, ces vieux trams qui circulent encore, ces enseignes rouillées qui pendent... comme si le temps c'était arrêté depuis la chute du Mur ? Je ne cherche pas à minimiser une part de la réalité ni même la mise en image qui peut en être faite ; je constate seulement que la récurrence et la redondance des figures stéréotypées tendent à figer davantage encore ces regards primaires et univoques qui paradoxalement étouffent, dans notre société de médias, les possibles "contre images" et l'émergence des réalités sous-jacentes.

La figuration urbaine souffre aujourd'hui de ce manque de regards complémentaires, de représentations contradictoires, de confrontations d'images et de genres, de croisements entre les figures plus scientifiques de spécialistes – auxquels la ville a trop longtemps été délaissée, comme les voyages et les explorations le furent par le

passé – et les figures plus populaires, plus ordinaires. Il doit donc être possible de se réapproprier les figures urbaines, aussi variées soient-elles, en réinterprétant l'essence même du voyage. Il faut pour cela [re]devenir le voyageur de sa propre ville, de chaque ville, afin d'atteindre cet état de voyage' qui consiste à savoir se perdre, à tourner en rond pour se replacer constamment face à l'inconnu, face au réel pour *réactiver pendant un instant l'usage des yeux ; la lecture du monde* [Italo Calvino].

Voyager consiste donc à se transposer soi-même dans un autre lieu, dans un contexte nouveau qu'il faut alors observer et comprendre. Mais au même titre que la transposition correspond autant à l'action d'un changement de place qu'au résultat de celui-ci, l'essence du *voyage* est elle aussi duale car elle ne se limite pas aux dimensions spatiale et physique de la ville visitée, ni même à la comparaison entre un point de départ et un point d'arrivée. Elle intègre le déplacement entre ceux-ci et peut-être même



toutes les formes de leurs propres changements, au travers des regards qu'on leur porte. L'état de voyage préfigure donc la confrontation avec le réel et une représentation plus objective en révélant les figures les plus homériques et oniriques que nous évoque le simple nom de ces lieux, de ces villes. Ces images manquent trop souvent dans les schémas de figuration plus classiques mais à défaut d'être explicites, elles sont pourtant plus expressives et représentatives du *Genius Loci* qui, lui, ne peut s'inscrire que dans la multiplicité et la superposition d'espaces en mouvements. Il faut donc accepter que la ville n'existe pas que dans ses formes réelles et visibles mais qu'elle se reflète aussi en chacun de nous au travers de nos sensibilités qui apporteront ces images subjectives, complémentaires ou contradictoires qui définissent la ville dans toute sa complexité.

C'est pourtant cette complexité – "hypercomplexité" avanceront même certains en écho à la ville "hypertexte" de

François Ascher² qu'il semble bien difficile de lire – que l'on stigmatise de façon trop prématurée dès que l'on évoque la crise figurative actuelle. Et c'est elle encore que l'on présente comme responsable de cette rupture avec cette ville qui nous échappe de plus en plus et face à laquelle nous sommes devenus insensibles et parfois même étrangers. Cette "hyper" structuration ou "hyper" modernité des villes actuelles conditionne et multiplie nos déplacements entre toutes ces strates urbaines, dans cette superposition de lieux interconnectés. N'est-ce donc pas là qu'il faudrait chercher à redéfinir dans un premier temps nos propres repères urbains, nos propres référents qui mettent en défaut notre capacité à nous représenter cette "hyper ville" plutôt que de remettre en cause l'imagibilité même de tout un système urbain? J'ai ainsi cherché pour mon travail de fin d'étude³ toutes ces mobilités urbaines, qu'elles renvoient directement à nos propres déplacements ou qu'elles concernent la ville elle-même dans ses dimensions territoriales, politiques ou sociales.



Le travail ne s'arrêtait pas là pour autant puisque je devais ensuite les représenter, trouver la méthode juste qui puisse poser des repères de lecture identifiables tant collectivement qu'individuellement. Cet objectif s'est révélé, puis précisé suite à une expérience personnelle – quasi initiatique – qui m'a amené à découvrir une ville dont je ne connaissais rien de plus que le nom la première fois où je me m'y suis rendu, qui m'a obligé à me définir dans mon rôle de *voyageur*, qui m'a imposé de préciser ma démarche exploratoire, ma posture, mon regard face à cette ville qui paradoxalement évoque à chacun de nous une image assez précise et que personne ne sait placer sur une carte. Sarajevo est en effet une de ses villes particulières, oubliée, qui renvoie au plus grand nombre d'entre nous une image rémanente et immuable dont on ne sait plus si elle relève de l'imaginaire collectif ou du réel.

Le vrai paradoxe concernant cette ville résulte du fait qu'elle est aujourd'hui dans un état de paralysie – que les

quatre années de siège n'avaient pas atteint – du simple fait que son image s'est figée à une unique dimension symbolique qui s'extrait même de toute temporalité ou spatialité. C'est donc par la reconquête de nouvelles images, d'images "invisibles" ou délaissées de Sarajevo qu'une des conceptions les plus subjectives de la ville mobile peut être représentée. Si les images de la ville changent, n'est-ce pas le signe que la ville elle-même change, se déplace, se transforme ? C'est en tout cas l'expression de l'émergence de nouveaux regards, d'une réappropriation de l'image urbaine. La figuration urbaine apparaît donc comme un enjeu décisif de ce travail dans lequel je cherche à récréer cet *état de voyage*, par la mise en résonance et par la confrontation d'images qui, même si elles peuvent perdre dans un premier temps le lecteur, lui offrent en définitive une liberté d'interprétation. L'objectif *in fine* vise à engager une dialectique qui réintroduit le dialogue comme méthode d'investigation entre le lecteur et l'objet – la ville ou les images de la ville –

puis entre les lecteurs eux-mêmes. Les images urbaines doivent faire débat au lieu de faire consensus car l'intérêt n'est pas tant d'atteindre l'image juste et péremptoire mais au contraire de révéler les non-dits et l'imaginaire commun. L'atlas mental n'est donc pas une représentation complète et directive, ni une image absolue à accepter telle quelle; il propose des repères communs, des référents urbains, culturels et graphiques qui doivent simplement nous permettre de nous transposer dans ce territoire afin de tisser des liens entre les différentes figures urbaines. Une image de Sarajevo peut en révéler d'autres devenues imperceptibles dans d'autres lieux; à l'inverse, nous pourrions chercher à construire l'image d'une ville uniquement au travers d'autres images extérieures. Sarajevo serait peut-être alors un savant mélange de Vienne, d'Istanbul et de Jérusalem sur un territoire suisse au particularisme belge...

Je laisse ainsi une large part à l'altérité des regards, aux subjectivités qu'ils imposent et aux images qui ne relèvent parfois que du simple fait ou constat individuel. Enfin, parallèlement à la transposition "spatiale", je propose dans cet atlas mental des transpositions des genres en confrontant aux images cartographiques, analytiques, statistiques... des médias qui n'entrent pas dans le champ conventionnel de la figuration et de la représentation urbaine. Sarajevo est pour cela une ville exceptionnelle qui figure dans la littérature, au cinéma, en photographies artistiques, journalistiques, en BD... La ville n'y est pas seulement présente comme décors; elle participe au récit et se fait "quasi personnage" pour porter son propre message. Outre les faits que ces médias soient parfois ambigus lorsque la part de fiction et de réalité n'est pas clairement définie, ils permettent aujourd'hui de retracer l'évolution de son image au travers de ses divers rôles et de la série d'empreintes successives que ces médias ont su capter. À l'inverse, les figurations urbaines contemporaines tendent à effacer systématiquement l'image précédente à cause d'une dépendance aux moyens de représentation et de communication actuels qui favorisent

les images instantanées "update" sans se soucier de conserver les traces d'un parcours qui est souvent bien plus significatif et représentatif qu'une image "réaliste" contemporaine.

1 Wazem, P., 2002, *Presque Sarajevo*, Genève, Atrabile .

2 Ascher, F., 2002, *Nouveaux principes de l'urbanisme*, La Tour d'Aiguës, Édition de l'Aube.

3 Sainsard, S., *Sarajevo: Atlas mental de la mobilité d'une ville assiégée*, Travail Personnel de Fin d'Études, ensa Nantes, 2007.

Légendes des visuels :

p. 216 : "Diffusion des villes en Europe"

L'objectif de cette enquête menée à Nantes puis à Bruxelles était de révéler et de comparer la perceptibilité de certaines villes européennes par leur étalement sur la carte.

Sainsard, S., *Sarajevo, Atlas mental de la mobilité d'une ville assiégée*. Travail de fin d'études, ensa Nantes, soutenance décembre 2007, p. 130.

p. 217 : "Sarajevo, une ville isolée ?"

Diagramme représentant les rapports des distances physiques et horaires parcourues en train pour atteindre Bruxelles, Nantes ou Sarajevo.

Ibid. p. 78.

p. 218 : "Sarajevo sur la ligne de partage".

Les accords de Dayton découpent la Bosnie. 1600 ans après la division de l'Empire Romain, l'histoire se répète-t-elle dans cette région de l'Europe ?

Ibid. p. 114.